

Insaisissable matérialité : Antoine Picon, *La matérialité de l'architecture*, Marseille, Parenthèses, 2018

*Uncatchable Materiality : Antoine Picon, La matérialité de l'architecture,
Marseille, Parenthèses, 2018*

Pierre Chabard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/imagesrevues/6815>
DOI : 10.4000/imagesrevues.6815
ISSN : 1778-3801

Éditeur :

Centre d'Histoire et Théorie des Arts, Groupe d'Anthropologie Historique de l'Occident Médiéval,
Laboratoire d'Anthropologie Sociale, UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Pierre Chabard, « Insaisissable matérialité : Antoine Picon, *La matérialité de l'architecture*, Marseille, Parenthèses, 2018 », *Images Re-vues* [En ligne], Hors-série 7 | 2019, mis en ligne le 08 décembre 2019, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/imagesrevues/6815> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/imagesrevues.6815>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.



Images Re-vues est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Insaisissable matérialité : Antoine Picon, *La matérialité de l'architecture*, Marseille, Parenthèses, 2018

Uncatchable Materiality : Antoine Picon, La matérialité de l'architecture, Marseille, Parenthèses, 2018

Pierre Chabard

- 1 Parmi ses multiples modes d'existence, l'architecture entretient un rapport privilégié avec sa forme bâtie, avec son incarnation physique, avec les matériaux de construction qu'elle agence et qui lui donnent sa chair. Cependant, pour des raisons qui tiennent à l'histoire de la discipline – peut-être à la distance ontologique que les architectes ont pris avec le chantier à la Renaissance ou bien à l'orientation très théorique qu'ils ont adoptée dans la période postmoderne – il aura fallu un certain temps pour que la recherche en architecture négocie le « tournant matériel » qui anime une partie des sciences sociales et humaines depuis déjà plusieurs décennies. Les signes les plus tangibles de ce tournant dans le champ de l'architecture concernent l'histoire de la construction, animée depuis quelques années d'une nouvelle dynamique – comme en témoigne l'exposition « L'art du chantier » à la Cité de l'architecture, sous la direction de l'historienne Valérie Nègre. Mais ils émanent surtout du développement récent d'une ethnographie latourienne de la pratique architecturale, initiée notamment par Albena Yaneva. Directrice du M.A.R.G.¹ à l'université de Manchester, elle a mené une plongée pragmatiste remarquée au cœur de la « boîte noire » d'une grande agence internationale : l'Office for Metropolitan



Architecture de Rem Koolhaas². Au plus près des gestes, des objets, des matériaux et de la pratique, cette approche est aujourd’hui développée dans plusieurs foyers de recherche en architecture, de Milan³ à Bruxelles⁴ en passant par Montréal⁵.

- ² Dans ce contexte de renouvellement épistémologique, le dernier ouvrage de l’ingénieur, architecte et historien Antoine Picon se distingue par son ambition synthétique et théorique. Alors que la littérature sur ces sujets se présente volontiers sous la forme d’ouvrages collectifs, égrenant des micro-analyses de cas très circonscrits, *La matérialité de l’architecture* est un des rares à situer le propos sur un plan général, embrassant de vastes pans de l’histoire de l’architecture. Les exemples mobilisés au fil des pages sont certes nombreux. Mais ils valent moins pour leur nouveauté (la plupart sont bien connus, comme la Villa Savoye de Le Corbusier, l’Altes Museum de Schinkel, le Pavillon de Barcelone de Mies van der Rohe) que pour leur fonction démonstrative. Ils servent moins de terrain d’analyse que de points d’appui concrets à un fil argumentaire construit comme une démonstration. Ils « matérialisent », si l’on peut dire, les idées énoncées sans en ralentir le déploiement.
- ³ Le livre, sans doute l’un des plus personnels dans la bibliographie d’Antoine Picon, s’apparente à un essai. Bref (142 pages), rythmé et accessible, il capitalise le contenu de ses ouvrages récents – sur la culture numérique et ses conséquences sur l’architecture,⁶ sur les *Smart Cities*⁷ et sur l’histoire et l’actualité de l’ornement architectural⁸ – et le remet dans une perspective nouvelle et commune. Celle-ci est orientée vers le concept de « matérialité » qui ne se confond pas, prévient Antoine Picon, avec la « matière », mais concerne « les relations qu’entretiennent les hommes avec cette dernière » (p. 67) : « La matérialité [...] apparaît plutôt comme un régime d’être au monde qui gouverne les rapports entre l’homme et l’ensemble des choses et des phénomènes considérés comme matériels. » (p. 68)

Matière à expression

- ⁴ Même si cela n’apparaît pas explicitement dans le sommaire, l’ouvrage présente deux versants assez distincts. Dans les trois premiers chapitres, l’historien décline d’abord autant d’aspects, éminemment paradoxaux, de la matérialité architecturale : son rôle, d’abord, dans l’expressivité de l’architecture, dans l’expérience non seulement physique mais émotionnelle que l’on peut en faire, les rapports qu’elle entretient, ensuite, avec le vieux problème de la vocation des édifices au langage voire à la parole, et la manière, enfin, dont elle régit les relations entre sujet et objet, humain et non-humain.
- ⁵ Se démarquant d’emblée des travaux d’un Kenneth Frampton, fervent partisan d’un retour à la tectonique et à la poétique de la construction⁹, l’historien arrache donc la matérialité au strict plan technique et constructif. L’agencement des matériaux, leur dimensionnement, leur mise en tension dans une construction n’est jamais, selon lui, le produit du seul art de bâtir : « il n’y a pas de structure absolument muette, alors même qu’on voudrait que les descentes de charge s’opèrent loin de la sphère du sens et de la communication. » (p. 27) Dans ce premier chapitre, intitulé « de la fabrique à l’expression », il met au contraire en évidence cette capacité d’une construction « à émouvoir antérieurement au langage » (p. 31), à incarner un fait immatériel, un contenu culturel ou un moment d’histoire, un peu à la manière dont les structures des cathédrales gothiques concrétisent, aux yeux de Panofsky, certains principes de la

philosophie scolastique¹⁰. Au fond, Picon questionne ce paradoxe qui veut « que ce qu'il y ait de plus matériel dans l'architecture soit aussi ce qui nous est le plus proche au point de nous murmurer constamment à l'oreille, voire de nous apostropher. » (p. 34)

- 6 Pistant la tentation récurrente des architectes d'articuler plus formellement ce murmure, le deuxième chapitre s'étend sur le rôle inattendu et équivoque que joue la matérialité dans la « rencontre inachevée » (p. 35) entre architecture et langage, qu'il s'agisse de celui que les architectes emploient dans les livres qu'ils écrivent ou celui que « parlent » les édifices eux-mêmes. Si la part textuelle de la culture architecturale « empêche l'architecture d'être entièrement circonscrite au bâti » (p. 39) et de se complaire dans « l'idéal de [sa] pleine présence » (p. 38), Picon estime que « à l'inverse, le texte ne saurait épouser la substance de l'architecture » (p. 40). Revisitant plusieurs épisodes historiques – de l'architecture parlante du XVIII^e siècle aux tentatives postmodernistes de théoriser une sémiotique architecturale – il envisage la matérialité à la fois comme un vecteur puissant et comme un frein opportun à cette parole vers laquelle semble tendre l'architecture, et qui s'incarnait traditionnellement dans son décor. Habillement redéfini comme « l'édifice sur le point de parler » (p. 44), l'ornement doit, selon l'historien, « entamer le cheminement qui mène au langage sans jamais l'accomplir » (p. 47), au risque de se retourner « contre son ambition première qui était de conforter l'architecture, car il la dénature en réalité » (p. 45).
- 7 Si l'architecture doit se tenir en deçà du langage pour rester elle-même, son expressivité spécifique passe donc par d'autres voies. C'est l'objet du troisième chapitre, sans doute le plus risqué, où est introduite la notion d'« animation » de la matière, idéal architectural à la croisée de l'inertie concrète des objets et de l'intangible élan vital des sujets. Dans cette perspective, la matérialité apparaît justement ici comme une instance de coproduction de l'une et de l'autre, garante, d'une part, de « l'opacité ou encore [de] l'opiniâtreté des choses » (p. 68), et source, d'autre part, de la définition de la subjectivité de l'être humain, lui-même pris entre « l'ambition de distinguer du monde qui l'entoure [et par] la conscience plus ou moins claire de lui demeurer consubstantiellement uni » (p. 70). Convoquant avec profit le passage du *Traité des sensations* (1754) de Condillac où une statue intelligente prend vie à mesure que ses cinq sens s'éveillent mais n'accède finalement à la conscience que lorsqu'elle acquiert le toucher, Picon montre le rôle fondamental de la matière dans la définition du sujet, par la résistance qu'elle lui oppose. Par l'intermédiaire de la matérialité, « la matière achève de se constituer comme cet autre opaque et résistant de l'humain. Mais l'opacité n'est jamais totale : elle ménage toujours la possibilité d'une animation, celle-là même dont se saisit l'architecture » (p. 68)

Régimes de matérialité

- 8 Dans ces trois premiers chapitres de nature nettement théorique, Antoine Picon fait plus que traiter d'un sujet particulier, parmi d'autres. C'est toute la (ou sa) pensée de l'architecture qu'il réorganise à l'aune du concept hégémonique de matérialité qui embrasse tour à tour des questions aussi diverses que la construction, les proportions, l'ornementation, l'expression ou la réception. C'est comme si la matérialité, lointaine descendante de la « *soliditas* » – l'une des trois catégories vitruviennes – avait progressivement absorbé les deux autres : « *commoditas* » et « *venustas* » (et avec elles les champs respectifs des sciences sociales et de l'esthétique). En effet, les problèmes

liés à la beauté, au style et, plus généralement, à l'esthétique de l'architecture, semblent volontairement écartés du livre, ou plutôt profondément reformulés. L'antique et énigmatique question des proportions, par exemple, n'est pas abordé par l'auteur sous l'entrée habituelle de l'harmonie des formes et de leur contemplation visuelle, mais sous celle, moins empruntée, des « règles pratiques concernant la stabilité des construction », de « l'ordre secret qui régit les productions de la nature » (p. 20) ou des « régularités du monde matériel » (p. 21). De même, lorsqu'il s'interroge sur la manière changeante dont le sujet reçoit les formes de l'architecture, Picon délaisse la mécanique de la perception visuelle et explore plutôt la trame des sensations corporelles et émotionnelles que nous éprouvons au prise avec la chair matérielle d'un édifice, d'une manière moins optique qu'empathique : « En fait, l'établissement de passerelles d'ordre psychologique entre l'esprit humain et les formes apparaît dans bien des cas comme le produit d'une culture perceptive et d'un processus d'élaboration symbolique qui font appel à un étagement complexe de déterminations » (p. 60).

- ⁹ À plusieurs reprises, il précise que le biais de la matérialité, envisagée dans cette complexité, est de nature à dépasser une histoire de l'architecture encore trop attachée à l'étude des styles comme à celle des types, et à renouveler radicalement l'interprétation de bien des épisodes du passé récent ou lointain. C'est dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage qu'il esquisse cette relecture historiographique, soucieuse de résister, à chaque époque, l'architecture dans ce qu'il nomme son « régime de matérialité ». Construite sur le modèle du « régime d'historicité » de François Hartog, cette locution désigne le faisceau élargi des facteurs qui contribuent « à structurer la ligne de partage, changeante selon les époques et les sociétés, entre les phénomènes et les objets muets et ce qui est susceptible de se dire et/ou de s'écrire » (p. 69).
- ¹⁰ Picon rappelle par exemple comment, à la Renaissance, la matérialité de l'architecture ne peut être dissociée des évolutions techniques qui arment la mesure et la conquête du monde, de la géométrie projective des ingénieurs militaires aux procédures de triangulation des cartographes en passant par les routines des marchands « habitués à évaluer visuellement les quantités, longueurs, hauteurs, surfaces et volumes » (p. 75). Il montre ensuite comment, au tournant du XIX^e siècle, elle est profondément affectée par les modèles calculatoires et circulatoires de compréhension de la matière qui ont cours dans différents domaines scientifiques, comme la physique, la chimie et les sciences de la nature. Il examine enfin comment, à l'ère du modernisme, elle est redéfinie sous l'effet de facteurs aussi divers, et parfois contradictoires, que sont les impératifs de l'hygiénisme ou du machinisme, l'émergence concomitante du sujet individuel et de l'homme des foules, l'expérience vertigineuse de la vitesse ou de la transparence.
- ¹¹ S'il confirme les grands tournants, déjà repérés par l'historiographie classique, le programme esquissé ici prétend aussi les réinterpréter voire les relativiser, en mettant en évidence des permanences et des similitudes, des « phénomènes de reprise, d'écho » (p. 96). Mais surtout, cette histoire des régimes de matérialité permettrait de « dépasser les oppositions » (p. 73) entre les approches esthétiques et sociotechniques mais aussi « faciliter l'étude transversale des questions architecturales d'une culture à l'autre » (p. 96).
- ¹² C'est finalement à l'« ère numérique », celle dans laquelle nous baignons, que l'auteur consacre son analyse la plus détaillée, dans le chapitre qui conclut l'ouvrage. Soucieux d'éviter l'ornière d'un déterminisme technologique, il estime néanmoins que les outils

numériques « contribuent à faire évoluer notre conception de la matérialité [et] entretiennent des liens étroits avec une définition des phénomènes et des objets qui inclut désormais les mécanismes d'émergence et les fichiers d'information, le code génétique et les plateformes logicielles du Web 2.0 » (p. 106). Refermant la boucle ouverte par son ouvrage sur la culture numérique, il pourfend le lieu commun qui la définit comme le règne de l'immatériel et analyse au contraire le nouveau régime de matérialité qu'elle sous-tend et dont il détaille les différents aspects : crise de la prévisibilité, dépassement de l'opposition entre modèle mécanique et organique, « tension permanente entre une vision fondamentalement continue des phénomène et les outils discrets, au sens mathématique de discontinu, puisque numériques, que nous utilisons pour en rendre compte » (p. 112), contradiction entre l'idéal de fusion entre matière et information et l'autonomie computationnelle de tout fichier numérique. De la construction de la subjectivité à la conception de l'architecture, de la redéfinition de notre nature corporelle à celle des structures que nous habitons collectivement, ce chapitre propose, à partir du champ architectural, une réflexion plus vaste et éminemment relationnelle sur la civilisation numérique qui est la nôtre.

- ¹³ Prenant place dans le champ des *material studies*, l'ouvrage d'Antoine Picon s'y distingue cependant à bien des égards. D'abord, à rebours d'une tendance, notable chez certains anthropologues (comme Tim Ingold, par exemple), à privilégier l'étude des pratiques artisanales et *low tech* et des matériaux traditionnels, souvent oubliées et parfois redécouvertes aujourd'hui, l'historien piste quant à lui, dans toute ses ramifications, le déploiement des technologies les plus avancées, des nanosciences au transhumanisme en passant par la fabrication non-standard. Se démarquant par ailleurs de la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour, figure majeure du tournant matériel, il considère que sa propre théorie des « régimes de matérialité » est de nature à la subsumer sous une approche plus générale qui permet notamment de « réellement [...] regarder en face ce qu'implique concrètement le brouillage de la ligne de démarcation entre l'humain et le non-humain » (p. 71). Enfin, il prend position par rapport à la question de l'agentivité (*agency*) de l'architecture. Certains la cherchent du côté des dispositifs technologiques qui la rendent mutante et interactive. D'autres, comme Jeremy Till¹¹, du côté des acteurs, voire des activistes, qui introduisent dans sa conception des processus de participation, de collaboration entre architectes et non-architectes. Antoine Picon l'envisage quant à lui dans sa matérialité même, dans la stabilité du cadre spatial qu'elle oppose aux convulsions des mondes sociaux. Pensée comme « catalyseur de situations » (p. 128), l'architecture ne doit pas, à ses yeux, « perdre la puissance que lui conférait son statut de contenant destiné à donner sens à la présence de l'homme » (p. 128).
- ¹⁴ Si, à la lumière du livre, le concept de matérialité semble armer une profonde réinterprétation de certains épisodes pourtant largement étudiés, a-t-il pour autant la consistance suffisante pour refonder l'histoire et la théorie de l'architecture ? Il faudra pour cela compter sur le vieux paradoxe que l'historien Michel Vernes, professeur d'Antoine Picon à l'École d'architecture de Paris la Villette, aimait à mobiliser et qui oppose les deux natures, conceptuelle et matérielle, de l'architecture. En passant de l'une à l'autre, en s'érigent dans le réel, celle-ci s'altère (devient littéralement « autre ») plutôt qu'elle ne se confirme. « Construite et immergée dans le paysage, elle sort de l'épure et devient singulière, » révélant son « envers indécis »¹². Plutôt qu'un concept stable et tangible qui aurait la solidité rassurante des blocs de pierre taillée

dont on fait les murailles et les monuments, la matérialité ouvre plutôt aux problématiques les plus insaisissables et hétéronomes qui touchent à l'architecture.

NOTES

- 1.** Manchester Architectural Research Group.
 - 2.** Albena YANEVA, *The Making of a Building: A Pragmatist Approach to Architecture*, Berne, Peter Lang, 2009 et *Made by the Office for Metropolitan Architecture: An Ethnography of Design*, Rotterdam, 010 Publishers, 2009. Elle a récemment dirigé un numéro spécial de la revue *Ardeth* (« Bottega », n°2, printemps 2018) sur l'atelier de l'architecte.
 - 3.** Voir par exemple la plate-forme de recherche Gizmo à Milan qui a récemment publié : Florencia ANDREOLA, Mauro SULLAM, Riccardo M. VILLA (dir.), *Backstage. L'architettura come lavoro concreto*, Milan, Franco Angeli, 2016.
 - 4.** Voir les travaux d'un réseau de jeunes chercheurs du centre de recherche Sasha à la faculté d'architecture La Cambre Horta (ULB), notamment ceux de Pauline Lefèvre (voir, par exemple, Pauline LEFÈVRE, « I, T.T. Stands. Two Days in the Life of an Object in the Making », *Ardeth*, n°2, printemps 2018, pp.97-117) ou ceux de Michael GHYOOT (*Le concepteur et les matériaux de construction. Eléments de réflexion pour une reconfiguration des circuits de l'économie matérielle par les pratiques architecturales contemporaines*, Th : Architecture : ULB, 2014).
 - 5.** Voir la série d'exposition dirigée par Giovanna Borasi, conservatrice en chef au Centre Canadien d'Architecture (Montréal) depuis 2014 et notamment le cycle « in conversation » qui tente d'approcher les modalités concrètes de la pratique architecturale contemporaine.
 - 6.** Antoine PICON, *Culture numérique et architecture : une introduction*, Bâle, Birkhauser, 2010.
 - 7.** Antoine PICON, *Smart Cities : Théorie et critique d'un idéal auto-réalisateur*, Paris, B2, 2013 et *Smart Cities : A Spatialised Intelligence*, Londres, Wiley, 2015, coll. AD Primers.
 - 8.** Antoine PICON, *Ornement, entre architecture et subjectivité*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2017 (1e éd. en angl. 2017).
 - 9.** Voir : Kenneth FRAMPTON, *Studies in Tectonic Culture, The Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*, Cambridge (MA), MIT Press, 1995.
 - 10.** Voir : Erwin PANOFSKY, *Architecture gothique et pensée scolaistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1978 (1e éd. en anglais, 1951).
 - 11.** Voir : Nishat Awan, Tatjana Schneider, Jeremy Till, *Spatial Agency: Other Ways of Doing Architecture*, Londres, Routledge, 2011.
 - 12.** Michel Vernes, *Divagations*, Orléans, HYX, 2001, p.16.
-

RÉSUMÉS

Ce texte est un compte-rendu de *La Matérialité de l'architecture*, le dernier ouvrage d'Antoine Picon, qui vient clore et conclure une trilogie - déjà composé de *Culture numérique et architecture* :

une introduction (Bâle, Birkhäuser, 2010) et de *Ornement, entre architecture et subjectivité*, Lausanne (Presses polytechniques et universitaires romandes, 2017). Désignant non pas tant les qualités concrètes des choses mais le rapport que nous entretenons avec elles, la notion de matérialité permet à l'historien, directeur de recherches à l'École des Ponts ParisTech et professeur à la Graduate School of Design de l'Université Harvard, de revisiter à nouveaux frais non seulement l'histoire longue de l'architecture mais aussi son présent complexe.

This text is a review of *La Matérialité de l'architecture*, Antoine Picon's latest book, that ends and concludes a trilogy – already including *Digital Culture in Architecture : An Introduction for the Design Professions* (Basel, Birkhäuser, 2010) and *Ornament : The Politics of Architecture and Subjectivity* (Hoboken (NJ), Wiley, 2013). Designating not so much the concrete qualities of things as the relationship we have with them, the notion of materiality allows the historian, Professor at the Harvard Graduate School of Design, to revisit at new expense not only the long history of architecture but also its complex present.

INDEX

Mots-clés : architecture, études matérielles, histoire de l'architecture, théorie de l'architecture

Keywords : architecture, material studies, architectural history, architectural theory

AUTEUR

PIERRE CHABARD

Architecte et docteur en architecture, Pierre Chabard est maître de conférences en histoire à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris la Villette. Auteur d'une thèse intitulée "Exposer la ville: Patrick Geddes et le *town planning movement*" (Université Paris 8, 2008), il a dirigé l'Observatoire de la condition suburbaine (2008-2012) à l'ENSAV&T, Marne-la-Vallée, avant de rejoindre le laboratoire AHTTEP (UMR AUSSer n°3329) où il coordonne l'axe "histoire sociale et culturelle de la médiation de l'architecture". Critique d'architecture et contributeur régulier de plusieurs revues d'art et d'architecture, Il a co-fondé et co-dirigé la revue Criticat (2008-2018).